
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

ACHILLE MILLIEN

A CAMOENS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, Passage Choiseul, 27-31

1892

À LA MÉMOIRE DES ILLUSTRES POÈTES

ANTONIO FELICIANO DE CASTILHO

et

JOSE DA SILVA MENDES LEAL

ODE A CAMOENS

PAR

ACHILLE MILLIEN

I

Tout peuple a ses grands jours que burine l'Histoire,
Soit qu'après la bataille il fête la victoire,
Soit qu'à ses fils d'élite il dresse un monument
Ou que, tenant domptés les éléments esclaves,
D'un travail, dont sa force a vaincu les entraves,
Il célèbre l'achèvement.

Sans doute, au lendemain des heures meurtrières,
Il est beau d'applaudir les trompettes guerrières,
D'acclamer sous les plis du drapeau glorieux
Ces fiers soldats au front noir encore de poudre,
Qui couraient au combat aussi prompts que la foudre
Dont ils ont l'éclair dans les yeux ;

Mais dans ces rangs pressés sous nos regards avides,
La mort, la mort jalouse a creusé bien des vides :
Tous étaient au péril, tous sont-ils à l'honneur ?
Nos clameurs d'allégresse à beaucoup sont amères
Et le chant de triomphe éveille aux cœurs des mères
Des cris d'immortelle douleur.

Ah ! combien est plus douce et plus pure, la gloire
De ces grands et féconds esprits dont la mémoire
Rappelle un pas de plus fait par l'humanité
Sur le chemin étroit, mais lumineux, qui mène,
Loin de l'iniquité, de la nuit, de la haine,
A l'éternelle vérité !

II

Pavoisez la place publique !
Voici qu'un large piédestal
Porte le héros pacifique
Dont s'illustre le sol natal.
La foule empressée et sereine,
Qui voit sa tête souveraine
Resplendir d'immortalité,
D'abord le contemple en silence ;
Puis l'applaudissement s'élance,
De tous les seins, dans la cité.

O Camoëns, je te salue !
Ce feu qui brûle les grands cœurs
Avait trempé ton âme élue
Pour les plus sublimes labeurs.
L'Histoire aux mains impartiales
Fait aujourd'hui dans ses annales
Briller un nimbe sur ton nom,
Génie ardent, soldat fidèle,
Qui bondis d'un puissant coup d'aile
De l'hôpital au Panthéon !

L'hôpital !... Après tant d'orages,
Injustement persécuté,
Souffrir les périls, les naufrages,
L'exil et la captivité ;
Chanter d'une voix surhumaine,
A laquelle répond la haine,
Le triomphe du Portugal ;
Vouer à ce but ton génie
Et mourir dans l'ignominie
Sur une couche d'hôpital !..

Mais sois vengé ! car ce génie,
Si haut à nos yeux s'est placé
Que personne ne le dénie
Et que nul ne l'a dépassé !
Entends ce peuple qui t'acclame,
Qui pour te fêter n'a qu'une âme,
Offrir à ton nom rayonnant
Cette louange expiatoire ;
Vois-le, glorieux de ta gloire,
S'honorer en te couronnant !

III

Ta patrie, ô poète, est ici tout entière ;
Ses enfants les plus chers te chantent à la fois ;
Ceux qui font son espoir et ceux dont elle est fière,
Eux tous pour te louer n'ont qu'une même voix.

Dans ce pays, toujours à la muse fidèle,
Tous ceux qu'anime encor son souffle inspirateur
Reconnaissent en toi leur maître et leur modèle
Et te font en ce jour un cortége d'honneur.

Au-dessus de la ville où les foules s'empressent,
Vision vague au fond de l'azur transparent,
Tes émules, les grands Portugais, m'apparaissent
Honorés, eux aussi, dans l'honneur qu'on te rend.

Quebedo, Menezès, les chanteurs d'épopée,
Les voici ! Ribeiro près de Cortéréal ;
Ceux qui dans Alcaçar brisèrent leur épée ;
Toi, Bernardès, avec le pipeau pastoral ;

Vicente, Miranda, Ferreira qui d'Horace
S'assimila le charme et s'appropria l'art ;
Lobo, qui du printemps rendit si bien la grâce ;
Manoël enfin, seul, seul et triste à l'écart.

Et, groupe souverain que la lumière inonde,
— Descendus aujourd'hui des lieux supérieurs,
J'aperçois ces esprits qui sont l'orgueil du monde,
Tes frères en génie aussi bien qu'en malheurs,

Le Tasse, avec des pleurs sous sa paupière ardente,
Puis Homère et Milton aveugles tous les deux,
Et le rude exilé que l'on appelle Dante,
Qui fixa sur l'enfer son regard hasardeux.

Chacun veut, Camoëns, assister à ta fête ;
Ta fête, c'est la leur ; ta gloire et tes combats
Sont connus d'eux ; chacun effeuille sur ta tête
Un brin de ce laurier qui renaît sous leurs pas.

IV

Puissance du génie ! aux deux pôles du monde,
Plus vive que l'éclair, la lumière féconde
De son flambeau sacré que Dieu même alluma,
Court et vole ! Il n'est point d'obstacle qui l'arrête,
Et le pauvre soldat a porté sa conquête
Plus loin que celle de Gama.

Les âmes sont à lui. Que sur la terre entière
Les cités d'aujourd'hui ne soient plus que poussière,
Tes plaintes, tendre Inès, se rediront encor
Partout, en quelque lieu qu'un cœur d'amant frissonne,
Et bien loin par-delà le rivage où résonne
L'éternel cri d'Adamastor.

Camoëns, du milieu de la France, un poète,
De même qu'un vassal qui vient, courbant la tête
Devant son suzerain témoigner de sa foi,
T'admire, te salue et t'envoie en hommage,
Au pied du monument qui porte ton image,
Ces vers trop peu dignes de toi.

V

Portugal, Portugal, fertile et noble terre,
Où fleurit le rameau du progrès salutaire,
Où la muse est chérie, où règnent les beaux-arts,
Marche vers l'avenir dont l'appel te convie,
Marche en avant toujours sans que ton pied dévie
En dépit de tous les hasards.

Ton bras n'est point lassé ni ta veine tarie,
Espère et souviens-toi !.. Louange à la patrie
Qui, pour guider ses pas vers des jours triomphants,
Pour aller aux destins que le siècle lui garde,
Peut, vantant son passé, faire sa sauvegarde
De la gloire de ses enfants !

En 1867, a paru la première édition de cette poésie écrite pour fêter l'inauguration à Lisbonne du Monument de Camoëns.

Lisboa, 26 de fevereiro de 1868.

« Illmo Sr Achille Millien, meu carissimo confrade, ... « os versos de VS^a sobre a inauguração do monumento a Camões... por isso me permitto supplicar a VS^a o favor de m'os remetter não sò para regalo meu, senão tambem para eu ter á honra de os appresentar á nossa Academia, e de os fazer ao mesmo tempo publicar em algum jornal...

« A. F. Castilho. »

Lisbonne, 2 j. 1868.

« Cher Monsieur Millien,

.....« Voulez-vous me permettre de faire imprimer ici votre excellente poésie à Camoens ? Je n'ose pas en disposer sans votre expresse autorisation... Mille amitiés.

« Mendes Leal. »

Marseille — Imprimerie Economique, 19, rue de la Providence.

DU MÊME AUTEUR :

La Moisson, 1860	1 vol.
Chants Agrestes, 1862	1 vol.
Les Poèmes de la Nuit, 1864	1 vol.
(Couronnés par l'Académie Française)	
La Pierre-des-Elus (Prose)	1 vol.
Musettes et Clairons, 1867	1 vol.
Légendes d'Aujourd'hui, 1870	1 vol.
Voix des Ruines, 1873	1 vol.
Poèmes et Sonnets, 1879	1 vol.
Chants Populaires de la Grèce et de la Serbie, 1891	1 vol.

Les Recueils parus de 1860 à 1873 ont été refondus en deux volumes de luxe, grand-jésus, ornés de nombreuses gravures à l'eau-forte. Ces deux volumes : *Premières Poésies* (1859-1863) et *Nouvelles Poésies* (1864-1873) se vendent séparément, à la Librairie Alph. Lemerre. Il en a été fait un tirage numéroté, avec épreuves avant la lettre.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Littérature populaire et Traditions du Nivernais — Contes, Légendes, Chansons, Prières, Incantations, Proverbes, Sobriquets, Devinettes, Coutumes, Superstitions, Croyances médicales, etc., recueillis et annotés par *Achille Millien.*

8 vol., gr. in-8°, illustrés de dessins.

(Les airs de tous les chants ont été notés par *J. G. Pénavaire.)*